COUP D'OEIL SUR LES PASSIONS EN GÉNÉRAL, SUIVI DE QUELQUES PROPOSITIONS SUR LA NOSTALGIE.



Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

LE 11 AOUT 1837,

PAR

CICCARELLI (Jacques-Antoine),

de BASTIA (Corse),

Bachelier ès-Lettres, Chirurgien Aide-Major (chef) du bataillon des voltigeurs corses,

Pour obtenir le Grade de Docteur en Médecine.

> Les difficultés et obscurités dans chaque science ne s'aperçoivent que par ceulx qui y ont entrée; moi y treuve une variété si infinie, que mon apprentissage n'a d'autre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre.
>
> (*Essais* de MONTAIGNE.)



MONTPELLIER,

JEAN MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

rue de la Préfecture, 10.

1837.

A MA SŒUR,

ET

A MON BEAU-FRÈRE PORTAFAX,

CHIRURGIEN-MAJOR,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Amour et Reconnaissance.

A MA MÈRE.

Amour filial.

J.-A. CICCARELLI.

AUX MANES

DE MON PÈRE,

DE MA SOEUR ET DE MON FRÈRE.

Regrets éternels !!!

J.-A. CICCARELLI.



COUP D'OEIL

SUR

LES PASSIONS

EN GÉNÉRAL,

SUIVI DE QUELQUES PROPOSITIONS

sur la Nostalgie.

PREMIÈRE PARTIE.

I. — DÉFINITION.

Pris dans son acception étymologique, et dans le sens le plus large, le mot *passion*, dérivé de *passio*, signifie un état de souffrance. Chez les Grecs l'expression équivalente était celle de παθος, ou de παθεμα. Les Latins employaient, comme synonyme du terme *passio*, plusieurs dénominations : *quod Græci* παθος, *nostri*, dit Cicéron, *perturbationes, affectiones, affectus, ægritudines seu passiones vocant* (1).

Les auteurs s'entendent peu sur la manière de définir les passions : suivant les uns, ce sont des aberrations des facultés affectives, ou bien

(1) *Tullii Ciceronis Tusc. quæst., lib. 4, de ægritudine et perturbationibus animi.*

une exaltation des besoins et des appétits naturels ; selon d'autres, elles consistent en de vifs mouvements de l'âme, excités à la fois par des impressions externes et internes. D'après M. Virey (1), elles désignent une douleur ou une émotion dans notre sensibilité intérieure, produite tantôt par une impulsion extérieure, tantôt par un besoin ou par un penchant instinctif.

S'il faut en croire les phrénologistes, le désir, le penchant, le besoin, la passion, ne sont que les actions des forces fondamentales dévolues à divers organes cérébraux. Chaque instinct, dit Gall (2), chaque penchant et chaque talent excessivement actif est une passion.

Dans la plupart de ces définitions, comme dans une foule d'autres, que nous nous abstiendrons de rapporter ici, on a, ce nous semble, méconnu la nature des passions, en les considérant, par exclusion, tantôt dans les facultés affectives, tantôt dans les facultés morales, au lieu de tenir compte des deux ordres de phénomènes qu'elles présentent, et de l'influence réciproque des deux unités de l'homme.

Quant à nous, en vue de cette influence, nous nommerons passion, toute perturbation morale combinée avec des excitations appétitives naturelles ou factices, accompagnée, quand elle est violente, d'une véritable souffrance et de divers dérangements fonctionnels.

On ne doit pas confondre une passion avec un sentiment purement moral : celui-ci n'est que la perception d'une impression sans souffrance corporelle et sans impulsion instinctive. Ainsi la vertu, l'honneur, la délicatesse, la bonté, la bienveillance, sont des qualités qui tiennent à un sentiment moral, et nullement à une passion. Les besoins, les penchants, les appétits, actes qui se rattachent aux facultés affectives et sont les sources principales de nos passions, ne peuvent pas, non plus, être confondus avec ces dernières, attendu que dans toute passion le moral est plus ou moins intéressé, et qu'il ne l'est pas dans les pures actions instinctives ou dans les simples besoins.

---

(1) Dictionnaire des sciences médicales.

(2) De l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, tom. 1, pag. 169.

II. — HISTORIQUE.

La distinction entre les facultés appétitives et les facultés intellectuelles remonte à des temps très-anciens. Platon admettait en nous deux sources d'action : la volonté libre de l'intelligence (l'âme raisonnable) placée dans le cerveau, et l'instinct (âme terrestre, vie intérieure) résidant dans les viscères. Les passions grandes, sublimes, nobles, appartenaient aux facultés intellectuelles; les basses aux facultés appétitives.

Les Epicuriens faisaient dériver toutes les passions de la volupté, de la douleur et du désir.

Le premier des orateurs et des philosophes de l'antique Rome nous apprend, dans ses Tusculanes, que les stoïciens admettaient quatre passions ou perturbations primitives : la tristesse, la crainte, la joie et le désir. Ils considéraient les deux premières comme des maux, et les deux autres comme des biens. Quant aux passions secondaires, elles étaient rattachées aux quatre classes fondamentales; savoir : 1° à la tristesse : l'envie, l'émulation, la médisance, la piété, le serrement de cœur, le chagrin, le regret, la peine d'esprit, la douleur, la lamentation, la sollicitude, l'anxiété, l'affliction et le désespoir; 2° à la crainte : la paresse, la honte, la frayeur, la peur, la consternation, l'abattement, le trouble et la terreur; 3° à la joie : la malveillance, le plaisir, la présomption, etc.; 4° au désir : la colère, l'impatience, la haine, l'aversion, la discorde, le besoin, l'appétition, etc. (1).

L'apôtre saint Paul distingue très-bien les actions appétitives des actes intellectuels, lorsqu'il s'écrie : Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas; c'est le péché qui habite en moi. Lors donc que je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi (2).

---

(1) *Loc. cit.*

(2) Epître aux Romains.

Galien attribuait les passions à des perturbations de l'âme et du corps, occasionnées par des mouvements instinctifs ou des appétits désordonnés (1). Ces mouvements et ces appétits lui paraissaient provenir de l'influence de certains viscères sur le cerveau, et de la prédominance de telle ou telle humeur.

Plusieurs autres philosophes et médecins de l'antiquité plaçaient le siége des passions dans divers organes : *Splene rident*, disaient-ils, *felle irascunt, jecore amant, pulmone jactantur, corde sapiunt, renibus contristantur*, etc.

Dans le moyen-âge, à la renaissance des lettres et long-temps après encore, on n'eut d'autres idées sur les passions que celles des siècles précédents. On suivit particulièrement les principes de l'école Péripatéticienne, combinés, à certains égards, avec ceux de la philosophie de Zénon le stoïcien.

Sanctorius, Bartholin, Willis et plusieurs autres médecins regardaient comme cause des passions impétueuses, la circulation trop active du fluide nerveux, et comme cause des passions débilitantes, la diminution de ce fluide ou l'extrême lenteur de son mouvement circulatoire.

Van-Helmont fit intervenir son archée dans la production des passions. Stahl, toujours admirateur de l'intelligence et de la prévoyance de son âme conservatrice, pensait que les passions étaient constamment excitées par cette autocratie dans des intentions salutaires. Helvétius a considéré la crainte des peines ou le désir des plaisirs comme les sources de toutes les passions ; il les distingue en naturelles et sociales, elles sont, dit-il, dans le moral ce que dans le physique est le mouvement ; il crée, anéantit, conserve, anime tout, et sans lui tout est mort : ce sont elles qui vivifient le monde moral (2).

Buffon a tâché de démontrer que toutes les actions des animaux émanaient uniquement de l'instinct, ou étaient purement appétitives.

---

(1) *De arte medendi.*

(2) De l'Esprit, pag. 297.

L'homme seul, d'après ce savant naturaliste, est accessible aux passions, parce que, outre sa nature physique, il en possède une immatérielle raisonnable, mais exposée néanmoins aux influences et aux caprices de la première (1).

Frappé des sensations pénibles que l'on rapporte à l'épigastre dans les passions systaltiques, Lacaze en a placé le siége au centre phrénique ou au diaphragme, sans s'apercevoir que ce muscle n'était pas plus sensible qu'un autre, et qu'il n'avait rien, ni par lui-même, ni par ses liaisons, qui pût légitimer un pareil rôle (2).

Plusieurs psycologistes modernes ont étudié l'homme sous le rapport, purement intellectuel, et comme s'il était dépouillé de toute passion; c'est ainsi que Condillac, dans l'animation supposée de sa statue, n'a tenu aucun compte des impressions intérieures pour la génération des idées.

Cabanis et beaucoup d'autres physiologistes font dériver les passions de la prédominance de l'un des quatre tempéraments généraux: le sanguin, disent-ils, est l'apanage des hommes portés aux plaisirs, très-ardents en amour, mais inconstants et mobiles; le bilieux est celui des individus emportés, ambitieux et très-opiniâtres; le lymphatique se montre chez les personnes faibles, craintives, pusillanimes; le nerveux dispose plus que les autres à toute sorte de secousses physiques et intellectuelles.

Sans doute, il est impossible de contester l'influence des tempéraments sur les aptitudes morales, attendu qu'ils forment ou constituent eux-mêmes les aptitudes vitales, ou l'idiosyncrasie propre à chaque individu; mais il s'en faut bien que nous puissions trouver la raison de la diversité du caractère de chaque homme dans les seules prédominances organiques, encore moins dans les espèces de tempéraments généraux qui viennent d'être cités. Tous les exemples que l'on a rapportés pour établir la concordance de telle ou telle faculté, soit affective, soit intellectuelle, avec tel ou tel de ces tempéraments, ne

(1) Discours sur la nature des animaux.

(2) Idée de l'homme physique et moral.

repose sur aucune donnée positive et sont de vrais tableaux de fantaisie. En outre, ils sont récusés par des milliers d'observations contraires. Qui n'a vu, en effet, des hommes dont les formes annonçaient un tempérament lymphatique froid, posséder néanmoins une âme bouillante et des passions fortes? Ne rencontre-t-on pas souvent des gens à la face rubiconde qui ont une indolence extrême? Les idiots, quelque parfait que soit leur tempérament, ne sont-ils pas moins privés de moral et d'intellect? Conçoit-on, au surplus, avec une pareille théorie, pourquoi, dans un même individu, telle faculté est énergique, et telle autre languissante?

Considérant les passions ou les affections de l'âme comme des actes purement vitaux, Bichat en a placé le siége dans le système nerveux de la vie organique. Les motifs sur lesquels il fait jouer un tel rôle à ce système, sont : 1° que les émotions font éprouver un resserrement à la région épigastrique ; 2° que, dans toute passion, les fonctions propres aux organes innervés par le grand sympathique sont troublées ; 3° enfin, que le geste et le langage rapportent également les passions à ces viscères. Suivant lui, les phénomènes de la vie intérieure étant involontaires, et conséquemment hors de l'influence de l'éducation, celle-ci n'a pas de prise sur les passions, et ce que l'on appelle le caractère, est incorrigible.

Ces idées, quoique développées d'une manière fort ingénieuse par l'illustre auteur de l'anatomie générale, sont complétement en opposition avec les faits et le raisonnement. D'abord, de ce que la région épigastrique souffre un resserrement à la suite d'une émotion, est-il permis d'arguer que l'intellect, et conséquemment le cerveau, n'en a pas le premier ressenti l'effet et ne continue pas lui-même à souffrir, bien que la souffrance se manifeste plus particulièrement ailleurs? L'émotion aurait-elle pu se faire, et pourrait-elle continuer sans une action intellectuelle?

En second lieu, si dans toute passion les fonctions de la vie organique sont troublées, celles de l'âme le sont également, non pas jusqu'au délire ou l'aliénation, mais bien jusqu'à l'abattement ou à l'exaltation.

Quant aux arguments tirés du geste et du langage, on ne peut

nullement contester qu'ils ne servent à exprimer le sentiment douloureux qui accompagne la passion ; mais ce sentiment pourrait-il exister sans l'intervention du centre général des sensations ? Et ne sait-on pas d'ailleurs qu'il y a des souffrances purement sympathiques ?

Relativement à l'assertion que nos passions ne peuvent pas être prévenues ou modifiées par l'éducation, contentons-nous d'objecter, d'après l'expérience, que nous pouvons non-seulement résister à nos passions, mais même en faire taire l'impulsion intérieure.

Persuadé que le cerveau préside à la fois aux fonctions intellectuelles et aux actes instinctifs, Gall a considéré divers points de cet organe comme les seuls siéges et seuls agents des passions. Dans sa manière de voir, aptitudes et affections morales sont synonymes de prédominance et affections de tels ou tels organes cérébraux. Sans doute, l'encéphale est l'organe où se passe ce qu'il y a de moral dans la passion ; mais ne convient-il pas de distinguer le siége de la perturbation de l'âme, de celui où s'exerce la cause efficiente de la perturbation? Or, cette cause peut résider sans doute dans tous les viscères, mais on a lieu de présumer qu'elle se déploie plus ordinairement dans ceux de l'abdomen.

Le fondateur de la *Doctrine phrénologique* a donc tout autant exagéré le rôle de certaines facultés de l'encéphale, que Bichat et autres physiologistes ont exalté celles du système des nerfs ganglionnaires.

M. Magendie pense que les passions ne sont que des sentiments de l'instinct devenus extrêmes et exclusifs ; mais ce qui prouve qu'il y a autre chose que des sentiments de ce genre, c'est le trouble moral et la possibilité qu'a celui-ci de les dominer. Qui ne sait qu'une volonté ferme peut arrêter les larmes dans l'attendrissement, le rire dans la joie, la rougeur dans la honte? D'un autre côté, ne sait-on pas que certains hommes pleurent, rougissent, pâlissent à volonté et commandent à leur organisation? Peut-être, à la vérité, prétendra-t-on que c'est par l'intermédiaire d'une idée que la chose a lieu ; mais peu importe, les faits de ce genre n'en prouvent pas moins les effets du moral sur le physique, et son indépendance du moins primitive. Les passions ne peuvent pas, selon M. Magendie, avoir de siége. « Elles résultent, dit-il, de l'action du système nerveux,

et particulièrement de celle du cerveau : elles ne comportent donc aucune explication (1). »

Dumas, Bérard, MM. Broussais, Adelon, Alibert et une foule d'autres médecins se sont aussi occupés des passions, les uns dans des traités de physiologie, certains dans des ouvrages sur les rapports du physique et du moral, quelques autres dans des monographies spéciales ; mais comme nous sommes loin de vouloir présenter ici, même en résumé, l'exposé de tous les travaux que possède la science des passions ; comme notre but n'a été que de rappeler quelques-uns de ceux qui nous ont paru les plus remarquables, hâtons-nous d'aborder la partie intrinsèque de notre sujet.

III. — DIVISION.

Les moralistes ont divisé les passions en vertueuses, vicieuses, mixtes, etc. Mais devant nous occuper des passions sous le rapport médical, nous n'avons pas à examiner la valeur de ces sortes de divisions.

Considérées relativement au genre de sentiment par lequel elles débutent, les passions ont été divisées en agréables et pénibles. Cette distinction est parfaitement admissible, quand on a égard à l'origine de la passion ; mais elle cesse d'être exacte dès que la passion est établie, c'est-à-dire lorsqu'elle mérite réellement ce nom. L'homme passionné ne voit, en effet, n'entend, n'existe que par le sentiment qui le presse ; et comme ce sentiment porté à l'extrême est douloureux, qu'il constitue une vraie souffrance, on peut dire que toute passion, toute perturbation morale est pénible.

Par rapport au genre de facultés qui sont le plus intéressées dans les passions, celles-ci ont été divisées en intellectuelles ou morales, et affectives ou d'appétition. Les premières ont leur source dans l'âme, mais elles ne laissent pas que d'intéresser plus ou moins vivement l'unité vitale ; et si l'on veut localiser, on peut dire qu'elles affectent

(1) Précis élémentaire de physiologie.

l'encéphale d'abord, et les viscères de la vie organique ensuite : l'inverse a lieu pour les secondes.

Les passions d'origine intellectuelle sont l'amour moral, l'ambition, l'espérance, certaines espèces de joie, de colère, de désir, de tristesse, etc. L'affection de l'âme, dans ces sortes de passions, étant la cause de l'affection du corps, exige surtout la médecine morale. Ainsi, par exemple, l'amour platonique guérit de ses tourments par l'assurance d'un sentiment réciproque ; les souffrances d'un père, quand il voit dans le péril le fils qu'il idolâtre, cessent aussitôt que le danger disparaît. Les effets destructeurs de la tristesse s'arrêtent souvent par l'effet magique d'une seule parole bienveillante et consolatrice. La satisfaction, dans ces cas, n'est pas certainement donnée à l'instinct, puisqu'elle n'a rien de physique ; elle est toute accordée à l'intellect.

Les passions affectives ou d'appétition sont loin d'être purement animales, comme les besoins ou l'instinct de la brute. « Les passions les plus physiques, dit Bérard, se combinent avec une foule d'idées morales, de telle sorte qu'on a peine à reconnaître leur première origine. Ainsi, pour l'homme, l'amour n'est pas un simple besoin organique, comme pour l'animal grossier ; ce besoin s'ennoblit par les préférences les plus délicates, par les sentiments les plus purs, par les idées les plus abstraites, et il devient quelquefois le chef-d'œuvre du cœur humain, comme le plus haut degré de bonheur (1). »

Les passions de cette classe sont l'amour physique, la colère due à un naturel violent, la haine dictée par un sentiment irréfléchi ou antipathique, l'envie suscitée par une humeur inquiète et un penchant irrésistible à voir avec peine chez les autres un besoin que l'on désire pour soi-même, la tristesse sans autre cause qu'un état indéfinissable de malaise et de disposition à l'hypocondrie, certaines monomanies ou déterminations instinctives qui poussent au suicide, au vol, etc.

Cette classification est, sans doute, bonne pour quelques passions fort opposées dans leur origine, mais elle nous paraît inapplicable

---

(1) Des rapports du physique et du moral, p. 550. Paris 1823.

dans le plus grand nombre de cas, vu la difficulté, ou pour mieux dire l'impossibilité d'apprécier le point de départ de la passion.

Sous le point de vue de leurs effets, les passions peuvent être divisées en excitantes ou débilitantes, ou bien encore en nuisibles et utiles.

Les passions excitantes ou excentriques sont l'amour, l'espérance, la colère, l'ambition, la haine, tous les désirs excessifs, etc.

Les passions débilitantes ou concentriques sont l'envie, la jalousie, la frayeur, la crainte, la tristesse, la nostalgie, etc. S'il est un grand nombre de maladies purement vitales qui soient propres à guérir d'autres maladies, il est aussi un grand nombre de passions que l'on peut opposer utilement à des passions contraires : de-là, division de passions en pathologiques et thérapeutiques.

Nous adoptons cette dernière division dans les considérations que nous avons à présenter.

IV. DES PASSIONS

considérées comme causes ou comme complications de diverses maladies.

Parmi les causes innombrables d'infirmités humaines, il en est peu d'aussi actives, d'aussi influentes, d'aussi dignes d'être étudiées avec soin que les affections morales.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport étiologique que cette étude offre de l'importance ; elle en a aussi beaucoup relativement au diagnostic, puisque les passions compliquent ou constituent par elles-mêmes tant de maladies différentes. Cette importance, proclamée par Hippocrate, Galien, Sydenham, Tissot et plusieurs autres médecins recommandables, fut également si bien reconnue par l'ancienne Académie de chirurgie, que cette illustre assemblée mit au concours différentes questions relatives aux influences des passions sur les maladies chirurgicales. Exposons rapidement les principaux effets des passions les plus ordinaires.

I. La joie portée à l'excès produit une si forte perturbation dans toute l'économie, notamment dans le système nerveux et dans le système vasculaire, qu'il peut en résulter des maladies plus ou

moins intenses, et quelquefois même la mort. Méad dit avoir vu dans une vaste maison de fous, dont il était le médecin, beaucoup plus d'aliénés chez les personnes enrichies subitement par le commerce de la mer du Sud, que chez des gens réduits à la mendicité. Boërhaave cite l'histoire d'une fille plongée dans la misère, et qui, appelée aux Indes par un frère qui s'y était enrichi, mourut de joie en voyant les riches bijoux que son frère lui destinait. Combien de faits analogues ne voyons-nous pas chez les historiens et chez les observateurs! Voltaire dépeint ainsi, dans le langage que tient Nérestan à Zaïre, les funestes effets de la joie:

. . . . Il touche à son heure dernière.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion dont son âme est remplie,
A bientôt épuisé les sources de la vie.

Ce qui prouve combien une joie excessive est stimulante, c'est qu'en général elle augmente considérablement les pulsations du cœur et des artères. Tissot dit avoir vu une femme presque septuagénaire, chez laquelle une joie vive produisait une telle accélération du pouls, qu'il était impossible d'en compter les pulsations.

La joie modérée, celle qui n'est pas une vraie passion, est toujours expansive et facilite toutes les passions; mais il n'en est pas de même de celle dont il est question ici. Son action, loin de s'accompagner de doux mouvements expansifs, produit une telle secousse dans le système nerveux, qu'il peut en résulter un état spasmodique des organes respiratoires et circulatoires, quelquefois même du cerveau. C'est vraisemblablement à des spasmes de ce genre, que l'on doit attribuer les morts soudaines survenues à l'occasion d'une joie immodérée.

II. L'amour malheureux, lorsqu'il est ardent, donne lieu à des veilles opiniâtres, à une agitation prolongée, au manque d'appétit, à une fièvre nerveuse continuelle, à l'amaigrissement et à une telle concentration de l'âme vers l'objet désiré, que toute la vie intellectuelle semble s'y rattacher exclusivement. C'est à raison de cette con-

centration, qu'il est si difficile à une personne affligée fortement du *mal d'amour* de ne pas laisser échapper devant des regards explorateurs quelques marques de déplaisir, d'espérance ou de joie, capables de trahir leur secret. En outre, chez ces personnes, le pouls varie fréquemment, parce que la moindre impression ravive l'émotion habituelle.

C'est à l'amour modifié par la joie, la tristesse, l'espérance ou la crainte, et surtout par la jalousie, que l'on doit principalement attribuer les fâcheux effets de cette passion rapportés par les auteurs. Nous trouvons dans le bulletin de thérapeutique de M. le doct^r^ Miquel, un exemple très-propre à donner une idée de la perturbation physique et morale que peut produire l'amour combiné avec la jalousie.

Un jeune homme de 25 ans, appartenant à une famille distinguée, d'un tempérament sanguin et d'un excellent naturel, a été saisi tout-à coup d'un violent délire qui caractérisait une idée fixe. Cette idée la voici: Il avait en face de lui le cadavre d'un homme qu'il venait de tuer; il s'applaudissait de voir le mort; il le ricanait; il voulait boire son sang, en demandait une coupe bien pleine, et puis faisait ses adieux aux siens, car il allait mettre, par sa propre mort, fin à ses tourments; il était heureux de mourir après s'être vengé. Si alors on lui humectait la langue avec quelques gouttes d'eau, c'était du sang qu'il buvait, il en demandait encore et il avalait avec avidité un verre d'eau auquel il trouvait le goût du sang. Alors il se reprochait son atrocité; il avait honte de son action infâme; il exprimait un dégoût extrême et était pris de nausées et de petits vomissements, il retombait ensuite pour quelques moments dans le repos. Tout-à-coup ses traits se contractaient, ses yeux s'ouvraient d'une manière hideuse; il saisissait avec force la main d'un des assistants, qu'il se persuadait être son ennemi qui le narguait; il voulait lui déchirer les entrailles, parlait d'un duel à mort, puis il se persuadait avoir été blessé; il croyait à une large blessure à sa poitrine, s'imaginait y enfoncer le doigt et l'agrandir pour mourir plus vite; il faisait ses adieux de mourant et tombait dans l'accablement; aucune voix n'était écoutée ni reconnue.

Pendant quatre heures entières tel avait été son état: les sinapismes

aux pieds dont il sentait la cuisson, la glace sur la tête, l'application de vingt sangsues de chaque côté du cou, dont les piqûres saignaient abondamment, rien ne modérait ses transports furieux, qui recommençaient toujours avec plus de violence.

Frappé du caractère de ce délire que rien ne maîtrisait et qui contrastait avec le caractère doux du jeune homme, le médecin soupçonna une cause morale violente, sur laquelle néanmoins personne n'avait aucun renseignement à lui fournir.

Dans ce délire il n'était question que d'un homme, que d'un ennemi dont il voulait la mort, fût-ce même aux dépens de ses jours: on pensa à la jalousie.

Pour vérifier cette présomption, il lui dit avec force à l'oreille, sans qu'on l'entendît: elle vous préfère, j'en ai l'assurance. — Qui vous l'a dit? Qui êtes-vous pour me parler ainsi? s'écrie-t-il aussitôt avec une expression de fureur et d'étonnement.

Sa conviction fut dès-lors établie.

Il apprit que la veille il n'avait pas voulu dîner, qu'il était triste et qu'il avait passé une partie de la nuit à écrire une lettre de dix pages. Il s'enquit de cette lettre et il courut sans retard, accompagné de son frère, chez la personne à laquelle elle était destinée; et par tout ce qu'elle avait de plus cher, on la supplia d'essayer si sa présence une minute auprès du malade n'aurait pas une influence qu'aucun des moyens employés n'avait eue jusqu'alors. La compassion et la bonté firent passer cette jeune personne par-dessus les considérations qu'elle aurait pu invoquer pour ne pas se rendre à ses désirs.

Elle se rendit.

Quand elle entra le malade était aussi furieux. Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que cela signifie? dit-elle. A ces mots, au son de cette voix, un changement subit comme l'éclair s'opéra dans les traits du malade, ses pupilles qui étaient larges se contractèrent, un demi-sourire effleura ses lèvres; il tendit la main du côté d'où était partie la voix, en disant: Ah! c'est vous?..... Et aussitôt que la main de la personne se fut posée dans la sienne, il mit son autre main sur ses yeux et se mit à pleurer; il ordonna à tout le monde de sortir, et il demanda pardon.

Sa raison était parfaite, sa respiration était régulière, large; le contentement brillait dans ses yeux, il n'avait pas même mal à la tête.

Le malade interrogé à l'instant sur l'impression qu'il avait éprouvée, a répondu qu'il ne pouvait en rendre compte. Tout ce qu'il pouvait dire, c'était que tout-à-coup sa tête s'était dégagée, son sang s'était porté au cœur, il avait eu pour un instant de la peine à respirer. Cette gêne disparut après les larmes versées, et il était parfaitement bien. Ce jeune homme sortit le lendemain matin comme à son ordinaire, et le soir partit pour la campagne. Depuis il n'a cessé de témoigner sa reconnaissance de la manière miraculeuse dont la santé lui avait été rendue.

Quels moyens auraient exercé une action aussi puissante que l'émotion morale dont on s'était servi, chez ce malade, avec tant de bonheur? Aucun, sans nul doute, et nous sommes bien persuadé que chacun partagera la conviction où nous sommes, que si on n'avait pas modifié en sens inverse les mouvements de l'âme qui avaient amené ce délire, les accidents les plus graves et la mort même pouvaient en être la conséquence.

On peut en conclure cependant qu'il n'y avait jusque-là qu'une perturbation nerveuse; aucune lésion n'avait eu le temps de s'établir, pas même l'inflammation, ni du côté des méninges, ni du côté du cerveau. Mais si cet état eût duré encore quelques heures, une altération matérielle aurait sans doute pris naissance, et malgré les saignées et tous les agents thérapeutiques elle eût emporté le malade.

III. La jalousie, qui est la crainte de perdre le plus précieux des biens, tient à l'amour, à la haine, à la crainte, à la tristesse, à l'orgueil, à la colère. Composée des passions les plus fortes, elle en a toutes les peines, et il ne faut pas être surpris si cette cruelle passion conduit à l'emportement, au délire, à la mort. La crainte continuelle de se voir enlever une personne qu'on adore, la crainte plus affreuse d'être trahi par elle; l'attention constamment fixée sur tout ce qui l'entoure; l'amour-propre mortifié, des projets de vengeance: voilà bien des motifs pour plonger un jaloux dans l'inquiétude la plus vive, le chagrin le plus amer, la tristesse la plus profonde ou le désespoir

le plus violent! Voltaire exprime très-bien dans Zaïre par une simple réticence, et dans un seul vers placé dans la bouche d'Orosmane, les sinistres desseins de la jalousie :

Je ne suis point jaloux.... Si je l'étais jamais !

Quand cette passion domine, le sommeil s'enfuit, l'appétit se perd, la jaunisse survient, la fièvre s'allume, des accidents nerveux éclatent, et d'après la remarque de Tissot, l'on voit quelquefois les symptômes les plus fâcheux se réunir et se terminer d'une manière funeste.

IV. La colère, cette passion dans laquelle l'homme réagit et s'emporte contre ce qui le blesse ou l'affecte désagréablement, est la perturbation morale la plus excitante ; elle peut occasionner la fièvre, des hémorrhagies, des inflammations, de la diarrhée, l'avortement chez les femmes grosses, altérer la sécrétion de la bile, du lait ou de toute autre humeur, provoquer des convulsions, l'apoplexie, des spasmes, etc.

V. La haine, situation morale directement opposée à l'amour, a pour effets ordinaires l'agitation, l'inquiétude, une fièvre lente, la perte de l'appétit, la pâleur, la maigreur, la cachexie, des accidents nerveux, etc.

VI. La frayeur est une appréhension extrême, mais momentanée, produite par l'image d'un mal subit, réel ou imaginaire ; elle produit des palpitations violentes et une vive agitation ; elle peut supprimer les menstrues, occasionner l'épilepsie, l'apoplexie, etc.

VII. La crainte exerce une action débilitante, ralentit les battements du cœur, diminue l'action nerveuse, amène des palpitations, des défaillances, dérange les sécrétions, fait naître quelquefois la diarrhée.

La peur excessive d'une opération chirurgicale est souvent le plus grand obstacle à son succès ; aussi doit-on la considérer dans bien des cas comme une contre-indication. Parmi les exemples que nous pourrions citer à l'appui de la pernicieuse influence de la peur, il n'en est pas de plus frappant que celui rapporté par Desault, d'un malade très-pusillanime, qui succomba deux ou trois jours après que ce célèbre chirurgien eut fait semblant de lui pratiquer l'opération de la taille.

VIII. La tristesse agit avec vitesse ou avec lenteur ; elle porte ordinairement le nom de *chagrin*, lorsqu'elle est vive et imprévue ; ses effets sont un sentiment de douleur et de resserrement vers l'épigastre. Lieutaud a vu la veine-cave énormement dilatée, chez un individu qui avait éprouvé de violentes afflictions. La tristesse habituelle produit des effets moins prompts que le chagrin, mais qui n'en sont pas moins dangereux : le pouls devient petit et lent, les forces digestives s'affaiblissent, l'appétit disparaît ; on éprouve des rapports acides ; les hypocondres deviennent tendus et quelquefois douloureux. La tristesse accompagne la mélancolie, l'hypocondrie, l'hystérie, plusieurs maladies chroniques, surtout les névroses ; elle peut, de même que la colère, l'amour, la haine, l'envie, aggraver un très-grand nombre de maladies.

V. — DES PASSIONS

considérées comme moyens thérapeutiques.

S'il est vrai que les passions puissent nuire dans un grand nombre de circonstances, il ne l'est pas moins qu'elles peuvent être utiles dans beaucoup d'autres, et que, semblables à la lance d'Achille, elles guérissent quelquefois les maux qu'elles ont faits.

D'abord l'axiome *ex duobus laboribus fortior obscurat alterum* est aussi vrai pour les passions que pour les actions absolument vitales. Il suffit, en effet, souvent pour détruire une forte émotion, d'en susciter une autre tout-à-fait opposée ou plus forte que celle que l'on veut éteindre. La colère, par son action perturbatrice, a été quelquefois utile contre certaines maladies nerveuses avec atonie. Hippocrate la regardait comme très-avantageuse pour redonner la couleur et ranimer la nutrition.

La haine, l'envie, la jalousie ne peuvent être en aucun cas comprises parmi les actions salutaires.

Au début d'une maladie, il convient de respecter jusqu'à un certain point la tristesse des malades ; elle est souvent l'effet d'un mouvement de concentration qu'opère la nature pour mieux réagir ensuite sur tout le système. Or, il est évident que des affections agréables, indiscrètement provoquées, pourraient, dans ces sortes de cas, empêcher

des crises salutaires, en dirigeant trop tôt les forces vers l'extérieur; mais si l'on a lieu de regarder la tristesse comme cause occasionnelle de la maladie, il faut tâcher de la combattre par tous les moyens que peuvent offrir une morale pure et une saine philosophie.

On doit se défier d'une hilarité trop vive dans les maladies; elle annonce quelquefois le délire. On trouve dans Stoll des observations graves de la poitrine avec terminaison funeste, et qui avaient offert une certaine disposition à la gaîté.

Les passions qui tirent leur origine d'un sentiment agréable, telles que l'amour, la joie et l'espérance, sont utiles dans les maladies entretenues par la tristesse, la crainte, ou bien encore lorsqu'il s'agit de relever le ton des organes, de produire des mouvements expansifs (dans la chlorose, la nostalgie), et dans certaines affections spasmodiques des viscères abdominaux.

La crainte ne peut guère convenir que chez des malades dont l'indocilité retarde la guérison. En pareille circonstance il est bon de leur insinuer avec une sage réserve, ou que le mal est plus grand qu'ils ne pensent, ou qu'il est impossible de les en guérir, s'ils continuent à se laisser dominer par cette passion.

On a conseillé de combattre la manie, accompagnée d'une excitabilité morale et nerveuse trop forte, en tâchant de faire naître la tristesse chez les malades atteints de cette maladie. Nous doutons qu'il soit possible d'attrister à volonté un maniaque; et si l'on y parvenait, ne serait-il pas à craindre que la tristesse amenât un sentiment de faiblesse, qui, loin d'amoindrir l'excitabilité, pourrait l'augmenter? car l'on sait qu'une trop grande débilitation rend les nerfs excessivement délicats.

L'amour, l'ambition de la gloire, des richesses, des honneurs, peuvent être souvent fort avantageux, en rompant une chaîne d'habitudes vicieuses, morales ou vitales. Le mariage a maintes fois triomphé, chez les jeunes filles hystériques, d'une foule de maux qui avaient résisté aux moyens diététiques et pharmaceutiques.

L'homme dévoré d'ennui, l'hypocondriaque, le jaloux se trouveront bien de chercher à faire naître en eux une ambition modérée, afin de se livrer aux occupations qu'elle réclame.

La frayeur a été parfois utile, à titre de moyen perturbateur, contre certaines maladies. Tout le monde sait que Boërhaave guérit à l'hôpital de Harlem plusieurs jeunes personnes sujettes à des accès d'hystérie ou d'épilepsie, en menaçant d'appliquer le feu à toutes celles qui auraient des attaques. J.-L. Petit parvint à obtenir la réduction d'une hernie étranglée, en jetant sur le malade, qui ne s'y attendait pas, un seau d'eau froide. Bonnefoy pense qu'une grande frayeur peut quelquefois produire des effets salutaires dans les maladies causées par le défaut de ressort des solides; il cite, à l'appui de cette manière de voir, l'observation suivante : Une femme souffrait, depuis dix-huit mois, d'une descente de matrice: tout avait été employé sans succès ; on désespérait de sa guérison, lorsqu'un innocent stratagème la procura : on prit une souris qu'on lia par la patte, et on la fit courir sous les jupes de la malade sans qu'elle en soupçonnât rien ; elle fut si frappée de sentir cet animal lui grimper aux jambes, qu'elle en sauta comme transportée par la chambre. Par ces mouvements inopinés, imprimés subitement, et par le trouble qu'ils excitèrent, la matrice reprit sa place, et cette femme guérit (1).

Cette observation peut d'abord faire naître quelque doute sur l'exactitude de celui qui l'a rédigée, quand on considère que les ligaments de la matrice ne sont pas contractiles, et que cet organe lui-même, hors l'état de gestation, l'est bien peu. Néanmoins, comme l'auteur que nous venons de citer paraît justifier la valeur de son nom, et que d'ailleurs ces parties, sans être charnues, ont pu être frappées de spasme, et conséquemment se resserrer, ainsi qu'on le voit pour les coarctations nerveuses du canal de l'urètre, nous ne balançons pas à la croire vraie.

J'aurais désiré traiter d'une manière beaucoup plus convenable un sujet dont l'importance et la beauté ont depuis long-temps séduit et fixé mon attention ; mais obligé par des circonstances majeures de hâter mon départ, je vais terminer ce travail par quelques propositions sur la nostalgie.

---

(1) Prix de l'Académie de chirurgie, t. V, 2e partie.

DEUXIÈME PARTIE.

QUELQUES PROPOSITIONS SUR LA NOSTALGIE.

I. Porté par un instinct conservateur, et plus encore par une raison sublime, à se réunir à la société, l'homme s'attache généralement au pays dans lequel, dès sa plus tendre enfance, il s'est habitué à vivre au sein de l'amitié, à apprécier les effets puissants d'une voix consolatrice, et à considérer ses concitoyens comme ne constituant, en quelque sorte, qu'une seule et même famille.

II. L'attachement à la terre natale, source puissante de patriotisme, s'offre, comme toutes les facultés instinctives et morales, avec plus ou moins de force : il peut être porté au point de produire une véritable passion. Tout homme plein de cet attachement ne quitte jamais pour long-temps sa patrie sans émotion ou sans regret, à moins que l'ambition de la gloire, la soif des richesses, l'amour des découvertes, le désir de s'instruire, l'espoir du retour, ou tout autre sentiment bien vif, ne viennent amortir le premier.

III. Le mot nostalgie, dérivé de νοστειν (*revenir*) et de αλγος (*souffrance*), signifie littéralement la passion ou la douleur causée par le désir excessif de revoir la patrie. On donne encore le nom de nostalgie à l'ensemble des caractères qui dérivent de cette passion; savoir : la perte du sommeil et de l'appétit ; une tristesse continuelle, accompagnée quelquefois d'un délire tranquille, de sanglots et de larmes ; une indifférence pour tout, excepté ce qui rappelle le pays ; un amaigrissement extrême, et l'étonnante facilité avec laquelle tous ces symptômes disparaissent, si le malade est ramené dans les lieux pour lesquels il soupire.

IV. La nostalgie peut survenir dans tous les âges, même dans le premier, pourvu que l'âme soit assez développée pour être susceptible

d'attachement. L'époque de la vie où se déclare si souvent la passion des voyages, époque qui a lieu de dix-huit à vingt-cinq ans, est aussi celle où l'on observe le plus de nostalgiques. Nourri d'illusions en quittant le toit paternel, le jeune homme, qui considérait comme un bonheur suprême de voir du pays, ne tarde pas à regretter les lieux de sa naissance et des parents chéris.

V. Les hommes d'un tempérament sanguin sont moins accessibles à la nostalgie que ceux de tout autre tempérament, par la raison qu'ils sont, en général, inconstants et légers en fait de sentiments affectueux.

VI. Les femmes sont généralement moins sujettes à la nostalgie que les hommes. En général, la jeune fille, élevée sous les yeux de ses parents, ne quitte les douceurs de la famille que pour en fonder une nouvelle ; son âme, remplie tout entière par les nouveaux objets de sa tendresse, ne peut plus être influencée par les souvenirs de l'enfance, affaiblis ou effacés ; et lorsque cela arrive, la mobilité de son système nerveux ne tarde pas à faire succéder une impression à une autre, et elle trouve dans les larmes une ressource certaine et un soulagement trop souvent refusé à l'homme.

VII. La manière dont un individu aura été élevé pourra exercer une grande influence pour le disposer à la nostalgie ou pour l'en préserver. Celui qui aura contracté des habitudes oisives, efféminées, et dont les moindres désirs auront toujours été accomplis avec empressement, deviendra, dans le malheur, plus facilement nostalgique que l'individu habitué à des privations, à des contrariétés, en un mot, à une vie dure.

VIII. La nostalgie est bien moins fréquente chez les hommes instruits que chez les hommes étrangers aux sciences. L'ennui consume ces derniers, tandis que l'étude délasse et remplit l'existence des premiers.

IX. Le défaut de civilisation est l'une des causes les plus puissantes de la nostalgie, parce que, dans l'état de nature, l'homme ayant peu

de besoins, tout ce qui peut rompre la simplicité de ses habitudes est pour lui le plus grand des malheurs (1).

X. L'amour de la terre natale a non-seulement pour objet le sol, l'habitation, mais encore la famille, l'amitié, le souvenir d'une position brillante ou avantageuse, etc.; aussi, la facilité de la nostalgie à se développer est-elle d'autant plus grande, que l'individu, éloigné de sa patrie, est ému par diverses espèces d'attachement, par la comparaison de son bonheur passé avec ses malheurs actuels, et par la perspective la plus sombre.

XI. L'état militaire est celui où l'on a occasion d'observer le plus de nostalgiques. Le nombre en est infiniment moindre aujourd'hui qu'autrefois, parce que les soldats, quoique soumis à une discipline, sont beaucoup mieux traités, vêtus et nourris.

On a d'abord cherché la cause dans le changement d'air ou d'aliments, que ne peut éviter le jeune soldat qui quitte le foyer paternel; mais ce changement d'air a lieu pour tous. Celui du régime alimentaire devrait agir principalement sur les habitants aisés des villes, subitement transportés d'une table abondamment servie à l'ordinaire des casernes, tandis que c'est tout le contraire. C'est plutôt dans la perte des habitudes de famille, de voisinage, de patrie, enfin, qu'il faut chercher la nostalgie.

XII. Le diagnostic de la nostalgie offre souvent au chirurgien militaire des difficultés insurmontables. Un rusé feint de regretter sa famille et sa ville natale, pour obtenir l'autorisation de rentrer pendant quelque temps dans ses foyers; il sera facile de le reconnaître à ses gémissements affectés, à l'étalage de ses chagrins, au refus qu'il

(1) Les Groënlandais, les Esquimaux, et tous les peuples des régions polaires, ne conçoivent pas que l'on puisse être heureux dans tout autre pays que le leur. Faire la guerre au phoque, et avoir pour toute nourriture la chair de ce cétacée ou l'huile de baleine, voilà, suivant eux, le vrai bonheur. On sait que tous les individus de ces contrées glaciales qui ont été transportés dans les plus belles villes d'Europe y sont devenus nostalgiques, et qu'ils y auraient tous péri rapidement, si on ne les eût ramenés dans leur pays.

fait de tous les médicaments dont on lui conseille l'usage ; tandis que, dans le vrai nostalgique, un mal secret le consume, il cherche la solitude aussitôt que ses devoirs lui en laissent le loisir, il parle peu, il s'éloigne des lieux de plaisir, il perd l'appétit ; ses yeux sont à la fois enfoncés dans l'orbite, fixes et brillants ; si on lui demande la cause de son état, il baisse ses paupières, et répond d'une voix faible et tremblante qu'il l'ignore.

XIII. La phthisie se déclare facilement sous l'influence de la nostalgie, lorsque l'individu, tourmenté par celle-ci, a la plus légère prédisposition à la première. La nostalgie est, en outre, fort souvent compliquée par le typhus, la dysenterie, le scorbut, la gastrite, la méningite, l'hépatite.

XIV. Les altérations constatées par la nécroscopie ont été aussi variables que ces complications. Dans quelques cas, on en a rencontré qui n'étaient nullement en rapport avec les symptômes observés pendant la maladie. Dans quelques-uns même, les sens n'ont pu en apprécier aucune.

XV. Le traitement de la nostalgie doit être plutôt moral que pharmaceutique. C'est dans ce cas que le médecin a besoin d'employer cette éloquence persuasive, qui a tant d'empire sur l'âme, et qui sait si bien l'ouvrir à l'espérance. Je terminerai par l'observation suivante que j'ai recueillie, et que je crois de quelque intérêt.

Un jeune soldat, âgé de 24 à 25 ans, d'une famille honnête du département de la Corse, vint, en 1830, de l'armée d'Afrique à l'un des hôpitaux militaires établis provisoirement à Mahon (île Minorque), où j'étais alors employé en qualité de chirurgien sous-aide, pour être traité d'une blessure dont il était atteint à la cuisse droite.

Je fus chargé de ce malade, dont la guérison s'opéra promptement, lorsque tout-à-coup il devint triste, préoccupé par cette mélancolie stupide qui annonce la nostalgie. Sa santé se ressentit aussitôt de cette altération morale ; le pouls devint fébrile, concentré, la respiration difficile et l'appétit nul. La maigreur, le dépérissement progressif,

la sécheresse de la peau ne tardent pas à succéder à ces funestes symptômes, que j'attribuai, connaissant la constitution et le tempérament du malade, au profond désir de revoir le lieu de sa naissance. On sait comment cette maladie se développe, et par une association presque magique de sensations, l'idée de la patrie éloignée, le désir de la revoir, les regrets que fait naître ce désir, est un affreux désespoir. En le reconnaissant par l'accent du pays, je crus pouvoir parvenir promptement à sauver ce jeune homme. Je ne cherchai point à éloigner les idées, les tableaux de patrie qui le préoccupaient, les scènes de famille, les premières jouissances et les premières impressions dont le souvenir a tant de force, surtout lorsque le cercle de l'existence et des affections a peu d'étendue. Je lui parlai de ce qui l'intéressait le plus, je présentai à son imagination malade l'espoir d'un prochain retour dans son village.

Ayant rencontré dans l'hôpital un soldat qui connaissait mieux que moi le pays et la famille du malade, je le conduisis près de lui, après lui avoir donné mes instructions. Une liaison amicale s'établit bientôt, et il ne se regarda plus alors comme un être isolé et perdu dans un monde étranger; il parla avec confiance et abandon à son nouvel ami. Ce traitement, tout moral, eut le succès le plus prompt, et il n'eut pas même besoin, pour se rétablir, d'un congé que j'avais demandé pour lui ; il revint à la raison, rétablit complétement sa santé, et ne tarda point à rejoindre son corps.

FIN.

Matière des Examens.

1er *Examen.* Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicaments, Pharmacie.

2e *Examen.* Anatomie, Physiologie.

3e *Examen.* Pathologie externe et interne.

4e *Examen.* Matière médicale, Médecine légale, Hygiène; Thérapeutique.

5e *Examen.* Clinique interne et externe, Accouchements.

6e *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.

Faculté de Médecine

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT, *Examinateur.*	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND.	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DUGES.	*Pathologie chirurgicale, Opérations et Appareils.*
DELMAS, *Examinateur.*	*Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et matière médicale.*
RIBES, *Examinateur.*	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BERARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ, Président.	*Médecine légale.*
RISUENO DE AMADOR, *Sup.*[t]	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. VIGUIER.
KÜNHOHLTZ.
BERTIN, *Examinateur.*
BROUSSONNET.
TOUCHY, *Suppléant.*
DELMAS.
VAILHÉ.
BOURQUENOD, *Examinateur.*

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.